

Même à distance, je suis heureux de remettre ce prix qui est l'un des plus réjouissant que nous ayons à offrir, puisqu'il célèbre « l'insolence et l'humour ».

Claude Marcy la veuve de Henri Jeanson, avait, par testament, d'une part légué 2 500 francs (de 1993) à... la SPA! Et, d'autre part, fait de la SACD son légataire universel, par le biais de la Fondation Paul Milliet, qui s'occupe d'action sociale pour les auteurs. En quelque sorte, « la Société Protectrice des Auteurs »...

Avec la charge de remettre ce prix « à un auteur dont l'insolence, l'humour et la puissance dramatique perpétuent la mémoire de l'un des plus célèbres auteurs de cinéma, afin que son nom, qui fut celui d'un polémiste libre et courageux et d'un écrivain de cinéma de grand talent, ne tombe dans l'oubli ».

Dans l'oubli, Henri Jeanson ? C'est peu probable, mais rappelons quand même...

C'était un drôle d'homme libre, à la fois passionné et féroce, mais toujours généreux.

Un homme aux convictions très affirmées.

Pacifiste avant tout (même si, pour son premier travail, il fut figurant en 1917, déguisé en militaire, sur des cartes postales de souvenirs de guerre).

Anarchiste intransigeant. C'est l'homme du cinéma français qui a eu le plus de condamnations et qui a fait le plus de prison.

Trois fois condamné. Une fois, en 1938, pour avoir, dans un article, approuvé l'attentat de Grynspan contre un conseiller de l'ambassade d'Allemagne. Une autre pour avoir soutenu des ouvriers tunisiens en grève, au nom de l'anticolonialisme. Une troisième, en 39, pour avoir signé un appel à la désertion... Pour cela, il fera quelques mois de prison.

Il en fera, à nouveau, en 42, cette fois pour faits de résistance.

Mais il restera un antigaulle farouche. Lors d'une conférence de presse de de Gaulle, il l'a apostrophé du fond de la salle : « Parlez plus fort, militaire, on ne vous entend pas ! »

Il disait aussi de lui, « le Maréchal a fait don de sa personne à la France, de Gaulle a fait cadeau de la France à sa personne »...

Journaliste talentueux et percutant, donc. Entre autres au Canard Enchaîné.

Et, bien sûr, il était le dialoguiste qu'on connaît et qu'on célèbre ici, l'un des plus étonnants de l'histoire du cinéma français.

Hôtel du Nord. Qui n'a jamais cité « atmosphère... atmosphère... » ?

Pépé le Moko. « Je le jure sur la tête de mon père. C'est sans risque il a été guillotiné. »

Ou *Carnet de bal*, *Pot-Bouille*, *Entrée des Artistes*, *Fanfan la Tulipe*, *Marie Octobre*, etc...

Une fois réalisateur, *Lady Paname*.

Auteur de théâtre aussi, même si c'est moins connu : *Amis comme avant*, *Les aveux spontanés*, *L'heure éblouissante*...

Histoire de se souvenir... Quelques formules... Même si on les connaît déjà.

« La guerre, le seul divertissement des rois où les peuples ont leur part. »

Ou cette réflexion, attribuée à beaucoup mais qui est de lui : « Le capitalisme c'est l'exploitation de l'homme par l'homme, le communisme, c'est le contraire. »

« Travailler, c'est bon pour ceux qui n'ont rien à faire. »

« La liberté c'est comme une peau de chagrin, ça rétrécit au lavage de cerveau. »

« La liberté est une idée qui a fait le tour du monde et n'en est pas revenue. »

Ou, plus personnel : « Aimer est un verbe irréfléchi. »

C'est donc cet homme-là qui a donné à notre Conseil d'administration, comme on ferait une bonne blague, la charge, chaque année, de trouver un auteur à célébrer pour « *son insolence, son humour et sa puissance dramatique* ».

Par les temps qui courent, ce n'est pas toujours facile : je vous garantis que la définition de l'insolence et de l'humour ça peut vous diviser gravement un conseil d'administration, surtout s'il n'est composé que d'auteurs.

Pourtant, cette année, dès que son nom a été prononcé il l'a emporté très rapidement.

Après Robert Guédiguian et Jean Louis Milesi, Pascal Bonitzer, Agnès Jaoui et Jean Pierre Bacri, Dominik Moll et Gilles Marchand, Bertrand Blier, Michel Blanc, Denys Arcand, Jean Loup Dabadie, Francis Weber, Rachid Bouchareb, Marjane Satrapi, Cédric Klapish, Radu Mihaleanu, Pierre Schoeller, Benoit Delépine et Gustave Kervern, Jean-François Halin, Albert Dupontel, Xavier Giannoli et Pierre Jolivet... Je suis très heureux de le remettre à Pierre Salvadori.

Nous connaissons tous ses films, sa manière à la fois complice et inquiète de s'amuser de ces personnages décalés qui vont toujours par deux, accrochés l'un à l'autre, sans doute pour éviter que le monde ne se dérobe définitivement sous leurs pieds.

Nous sommes nombreux à aimer sa façon de traiter la fantaisie au plus près de la vérité, de garder une forme d'innocence sincère dans les situations les plus barrées.

Insolence et humour. Je me suis dit en reparcourant ses films que le prix Jeanson lui allait vraiment bien et même qu'il y a une sorte de filiation.

Par exemple quand Pierre écrit : « *Dans cette histoire, il n'y a que toi d'authentique, tu es un vrai con !* »

Une vraie filiation, sauf peut-être sur un seul sujet : les producteurs.

Jeanson, lui, les a tellement décriés. A commencer par : « *J'ai connu beaucoup de producteurs ruinés, jamais de producteur pauvre.* »

Ou : « *Ce producteur ne produit pas grand-chose, même pas une bonne impression.* »

Ça aurait semblé étrange à Jeanson, mais est Pierre resté fidèle au même producteur : Philippe Martin. Il faut bien reconnaître que celui-là n'a jamais été ruiné, qu'il a produit beaucoup et que, dès le début, Pierre Salvadori et lui se sont fait si bonne impression qu'ils ne se sont plus quittés.

D'ailleurs, apparemment, Pierre Salvadori est un fidèle.

Fidèle à ses acteurs, de films en films, même si, malheureusement, certains lui ont été tragiquement infidèles.

Fidèle à ses scénaristes, notamment à Benoit Graffin

Fidèle à ses équipes.

Et surtout, fidèle à ce ton décalé, ce style fait de coqs à l'âne et d'ellipses gonflées, depuis la loufoquerie tendre de *Cible émouvante*, jusqu'à cette douleur, cette jubilation de l'angoisse et du désespoir, ce mal être dans un sourire qui nous touchent tout le long de *Dans la cour*.

Fidèle à ces sortes d'anges pleins de bonne volonté qui veulent à tout prix sauver les autres, mais ne savent pas bien s'y prendre.

Ces paumés toujours traité avec une grâce qu'il semble avoir piquée à Lubitsch ou à quelques comédies italiennes.

Il a commencé en faisant du théâtre, surtout en jouant des sketches dans des lieux improbables. Comme cette crêperie de Dijon où, après avoir joué, il est resté pour manger une crêpe. Seul, tandis que le patron croyant lui faire plaisir passait et repassait la bande son de son spectacle.

Il a fait des horoscopes pour France 3.

Il paraît qu'il a même été un temps nègre de Gérard Oury...

Et puis, comme il voulait un vrai rôle, il s'est écrit un scénario.

Il a cherché un réalisateur. Il ne l'a pas trouvé, puisqu'il a fini par le tourner lui-même : c'était *Cible émouvante*. Le premier des huit films que nous avons vus.

Il fera dire à Marie Trintignant, à la fin de *Comme elle respire* : « *Il m'est arrivé une drôle d'histoire, une histoire incroyable.* »

C'est que, à ce qu'on m'a dit, il y a de l'autobiographie dans chacun de ses films, même si elle est bien cachée, avec élégance.

Ce pourrait être un jeu concours : revoir ses films et se demander ce qu'il y a d'autobiographique, derrière ces garçons qui tous s'appellent Antoine.

- un tueur à gage en formation accélérée.
- un paumé précaire, assez décalé et moins doué qu'il imagine pour les combines.
- un escroc si faiblard qu'il croit une mythomane.
- un trafiquant de drogue totalement dépassé par les événements.
- un maître d'hôtel qui apprend à ses dépens que ce n'est pas une sinécure de sauver la vie des autres.
- un serveur qui se fait passer pour milliardaire et tout ce qui s'ensuit.
- un amoureux timide dont la lettre anonyme va changer de destinataire.
- un musicien en déprime qui prend en charge toutes les déprimés qui l'entourent...

Dans ce dernier film, la rencontre entre ce musicien devenu gardien d'immeuble et cette femme affolée par tout ce qui se fissure devant elle nous en dit beaucoup, mine de rien, sur l'état du monde. Pourtant, même si ces personnages un peu fêlés voient tout se fêler autour d'eux, rien n'y est jamais démonstratif.

Je me risque à penser que Jeanson aurait aimé ce film à la noirceur réjouissante et à l'écriture incisive

Je suis sûr qu'il aurait été jaloux de cette réplique, que dit Catherine Deneuve : « *Moi j'aime les gens qui ne sont pas sûrs d'eux : au moins ils s'appliquent.* »

Comme Jeanson, Pierre Salvadori est un sacré dialoguiste.

Au hasard...

« *Tu m'as fait mal!*

Tant mieux, c'est bien que les docteurs souffrent un peu ! »

Ou : « *Comment ça se fait que tu parles si bien de l'amour ?*

Ça m'intéresse. »

« *Il parle tout seul.*

Tant mieux, il ne s'ennuiera pas... »

Mais aussi, parfois, sa mise en scène nous emmène bien au-delà du dialogue...
Je pense à une balade, d'un doigt de Marie Trintignant sur le corps de Guillaume Depardieu, qui va des rues du 20^{ème} arrondissement jusqu'à, plus bas, la place de la Concorde...
La force d'évocation, la sensualité, qui s'en dégagent, font penser à une scène de Lubitsch.

Ce que l'on sait moins, c'est que ses films se reproduisent comme des lapins, un peu partout dans le monde.
Trois ou quatre remakes en Inde, un en Chine, un autre en Angleterre...
On croirait la gamberge d'un de ses personnages : c'est vrai ou c'est un coup de bluff ?

Au fond, son cinéma est peut-être d'abord un cinéma politique.
Pas seulement parce qu'il a présidé la SRF.

Surtout parce qu'à force d'ausculter ces duos de paumés, avec leurs rêves malmenés, à force de toujours les rattraper au bord du précipice, il nous donne à comprendre des folies, des dérives et des peurs.
Les nouvelles qu'il nous donne du monde ne sont pas terribles, mais il les donne avec une telle vitalité qu'il réussit à nous convaincre que rien n'est foutu.

Voilà notre Prix Jeanson 2017.

Jeanson disait que « *les honneurs ne tombent pas du ciel. Il faut se baisser pour les ramasser* ».

Je vous rassure, Pierre Salvadori ne s'est pas baissé, bien au contraire.

Et Jeanson ajoutait : « *Ce n'est pas grave d'avoir la Légion d'Honneur, ce qui est grave c'est de l'avoir mérité.* »

L'avantage du Prix Jeanson, c'est que ce n'est pas la Légion d'Honneur et que ce prix, Pierre l'a vraiment mérité.